



Michel Espagne, Pavel Alexeiev et Ekaterina Dmitrieva (dir.)

La Sibérie comme champ de transferts culturels De L'Altai à la lakoutie

Demopolis

19. Pourquoi la tournée des gentilhommières par Tchitchikov finit-elle en Sibérie ?

Conjectures sur la partie inachevée des Âmes mortes de Gogol

Ekaterina Dmitrieva

Myriam Truel

DOI : 10.4000/books.demopolis.3123

Éditeur : Demopolis, Presses universitaires Sun Yet-sen de Guangzhou (Chine)

Lieu d'édition : Demopolis, Presses universitaires Sun Yet-sen de Guangzhou (Chine)

Année d'édition : 2018

Date de mise en ligne : 1 octobre 2020

Collection : Quaero

ISBN électronique : 9782354571696



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

DMITRIEVA, Ekaterina. 19. Pourquoi la tournée des gentilhommières par Tchitchikov finit-elle en Sibérie ? Conjectures sur la partie inachevée des Âmes mortes de Gogol In : *La Sibérie comme champ de transferts culturels : De L'Altai à la lakoutie* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2018 (généré le 04 octobre 2020).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/3123>>. ISBN : 9782354571696.

DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.3123>.

Pourquoi la tournée des gentilhommières par Tchitchikov finit-elle en Sibérie ?

*Conjectures sur la partie inachevée des
Âmes mortes de Gogol¹*

Ekaterina Dmitrieva

La littérature russe compte un roman des plus mystérieux, qui échappe à toute interprétation un tant soit peu fondée (de nombreuses interprétations en ont été proposées, chacune semblant contredire en tout point les précédentes!) Ce roman, de fait, ne se présente pas comme un roman, mais comme un « poème ». Il s'agit des *Âmes mortes* de Nicolas Gogol. Il faut d'ailleurs reconnaître que le caractère mystérieux des *Âmes mortes* ne tient pas seulement à leur poésie, qui crée une herméneutique très complexe², mais aussi à la genèse du texte, sur lequel Gogol a travaillé les dix dernières années de sa vie, qu'il a brûlé trois fois et qui est resté inachevé.

Une mise en scène bien orchestrée

Rappelons en quelques mots l'histoire du texte. Le premier tome du « poème » *Les Âmes mortes*, qui conte comment l'entrepreneur

1. Cet article a été écrit avec le soutien de la Fondation nationale russe (NRF), projet n° 18-18-00129.

2. Sur ce point, voir Dmitrieva E., « N.V. Gogol': Palimpsest stilej/palimpsest tolkovanij », in *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2010, n° 104, p. 116-133.

héros Pavel Ivanovitch Tchitchikov achète des âmes mortes, c'est-à-dire des paysans morts mais apparaissant encore en vie dans les listes de recensement³, fut achevé en 1842 et publié la même année. Il devint un des événements les plus importants et les plus discutés de la vie littéraire de l'époque. Avant même d'avoir fini le premier tome, Gogol prévoyait déjà de poursuivre avec un deuxième tome et peut-être même un troisième⁴, dans lequel, promettait-il, « apparaîtraient des images merveilleuses et où tout serait réduit en cendres⁵ ».

En réalité, le travail n'avancait qu'avec peine. Je passerai sur les détails et rappellerai seulement que, d'après certaines sources, Gogol, dès 1843, brûle une première fois les chapitres déjà rédigés du deuxième tome⁶. Il brûle une deuxième fois son texte en 1845 dans une période de profonde dépression artistique⁷. Il s'accuse moins de cet échec qu'il n'en accuse le lecteur potentiel et, à cette époque, estime nécessaire de le préparer à la réception de son roman en publiant d'abord une *autre* œuvre à caractère didactique. Il rassemble alors sous forme de livre des extraits de sa correspondance avec certains de ses amis et les publie en 1847 sous

3. Au XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècle, les listes de recensement (*revizskie listy* ou *revizskie skazki*) étaient des listes de recensement nominatives de la population de l'Empire russe. Le recensement avait pour objectif d'établir les listes des « âmes » soumises à l'impôt (une « âme », *duša*, désignait à l'époque une unité dans les listes de la population masculine). Chaque « âme recensée » était considérée comme vivante, même après sa mort, jusqu'au recensement suivant, ce qui, d'une part, permettait à l'État d'augmenter le taux d'imposition, d'autre part ouvrait la porte à des abus. C'est sur cette possibilité que se fonde la fable des *Âmes mortes*.

4. C'est ainsi que, dès le onzième chapitre du premier volume des *Âmes mortes*, Gogol fait allusion à la suite à venir : « En ce qui concerne l'auteur, il ne doit en aucun cas se brouiller avec son héros : ils ont encore bien du chemin à faire ensemble, main dans la main ; deux grandes parties s'ouvrent devant eux, ce n'est pas rien. »

5. Lettre de M. Kartachevskaja à S. T. Aksakov, datée du 6 juin 1842, in *Gogol' v vospominanijah sovremennikov*, Moskva, 1852, p. 163.

6. Sur ce point, voir N.V. Gogol', *Polnoe sobranie sočinenij v 14 t.*, Moskva, Izd-vo AN SSSR, 1937-1952, tome 7, p. 400.

7. Gogol lui-même évoque à plusieurs reprises dans les *Morceaux choisis de ma correspondance avec mes amis* le sort réservé à son manuscrit à l'été 1845 (« Il ne me fut pas facile de brûler le fruit de cinq ans de travail », N.V. Gogol', *Polnoe sobranie sočinenij*, tome 8, p. 297.

le titre *Morceaux choisis de ma correspondance avec mes amis*. Ce livre fut fortement critiqué non seulement par les adversaires de Gogol, mais aussi et avant tout par ses amis, qu'ils appartenissent au camp des « occidentalistes » ou des « slavophiles » (au xx^e siècle, Dmitri Tchijevski verra dans les *Morceaux choisis* un équivalent russe des *Fantaisies patriotiques* (1765-1775) de Justus Möser⁸). Vissarion Biéliniski, un des critiques les plus influents de l'époque, qui avait salué la publication des œuvres antérieures de Gogol et notamment du premier volume des *Âmes mortes*, et avait été parmi les premiers à parler d'une période gogolienne dans l'histoire de la littérature russe, écrivit à Gogol une lettre-sermon furieuse où il qualifia les *Morceaux choisis* de bigoterie et de d'obscurantisme (célèbre « lettre de Salzbrunn » de 1847⁹). Très atteint par ces critiques et par l'incompréhension que rencontrait un livre sur lequel il avait fondé tant d'espoirs, Gogol se remet au travail sur la suite des *Âmes mortes*, en insistant maintenant sur le fait *qu'un tableau vivant parle [ait] bien plus au lecteur qu'un discours abstrait*¹⁰. C'est ainsi qu'en 1847-1848, pour la troisième fois, il s'attelle au deuxième tome, qu'il achève en 1851. C'est en tout cas ce qu'il affirme ; il discute de la publication du texte avec ses amis mais, cependant, ne montre le manuscrit à personne. Ses amis ne l'ont jamais entendu en lire plus de sept chapitres (Gogol organisa dès 1849 des lectures publiques de son deuxième tome).

8. D.I. Čiževskij, « Neizvestnyj Gogol' », in D.I. Čiževskij, *Izbrannoe*, tome 3, p. 755. Voir aussi Schreier H., *Gogol's religiöses Weltbild und sein literarisches Werk. Zur Antagonie zwischen Kunst und Tendenz*, München, 1997.

9. Dans son article « La Littérature russe en 1841 », Biéliniski affirmait qu'« avec Gogol s'ouvr[ait] une nouvelle période de la littérature russe ». Dès la sortie du premier tome des *Âmes mortes*, Biéliniski ouvrit le débat sur la question d'une période gogolienne de la littérature russe qui succéderait à la période pouchkinienne. (V.G. Belinskij, *Polnoe sobranie sočinenij v 13 t.*, Moskva, 1953-1959, tome 6, p. 259.)

10. « On ne peut dire à quelqu'un : « Il ne faut pas faire ainsi » sans lui montrer dans le même temps ce qu'il convient de faire », écrit Gogol à N.M. Iazykov (lettre du 23 septembre [5 octobre] 1846, Francfort). Gogol conçoit désormais le deuxième tome non comme un traité abstrait et théorique, mais comme un guide des « voies et des chemins » pour accéder « au sublime et au beau » (voir Juri Mann, *V poiskah živój duši: Mertvye duši. Pisatel'-kritika-čitatel'*, 2^e édition révisée et complétée, Moskva, 1987, p. 193).

Gogol a toujours aimé entourer son travail de mystère. Mais l'atmosphère énigmatique qu'il créa autour de la rédaction du deuxième tome des *Âmes mortes* n'a pas d'équivalent. On a coutume de dire que les contemporains de Gogol ont souvent mal compris ses propos et pris leurs désirs pour des réalités. Ainsi, par exemple, début 1844, Gogol avait fait envoyer à ses amis *L'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis; certains d'entre eux, notamment S.T. Aksakov, étaient persuadés qu'ils allaient recevoir le manuscrit du deuxième volume¹¹. De même, sa mère prit un colis contenant des graines que l'auteur destinait à ses sœurs pour un exemplaire fraîchement imprimé des *Âmes mortes*, et se trouva ainsi victime de la même mystification involontaire que S. T. Aksakov. Cependant, tout laisse à penser que ces mystifications étaient voulues par un grand dramaturge qui ne cantonnait pas son art au théâtre mais savait également bien orchestrer ses propres supercheries.

La mise en scène de Gogol autour de son travail sur les *Âmes mortes* s'acheva en 1852, lorsque Gogol ordonna à son petit domestique de faire du feu et de brûler le manuscrit de l'œuvre, alors même qu'il avait annoncé à un large cercle d'amis que le texte était prêt à être publié et que tout le public lettré de Russie l'attendait avec grande impatience. Cela se passa dans la nuit du 11 au 12 février. Le 4 mars, moins d'un mois après, Gogol mourait.

Comme cela était d'usage, la chambre de la maison du comte A. P. Tolstoï où Gogol avait vécu les derniers mois de sa vie fut mise sous scellés après la mort de l'auteur; l'on n'y trouva que quelques « affaires personnelles du défunt » et aucun document¹². On n'y découvrit rien de plus significatif lorsqu'elle fut rouverte six mois plus tard, le 30 avril 1852¹³. Plusieurs jours après la levée des scellés

11. Voir S.T. Aksakov, *Istorija moego znakomstva s Gogolem*, édition préparée par E.P. Naselenko et E.A. Smirnova, Moskva, 1960, p. 128. Voir aussi la lettre de Gogol à Chevyriov datée du 21 janvier (2 février) et celle à S.T. Aksakov datée du 29 janvier (10 février) 1844, toutes deux écrites à Nice.

12. S.N. Durylin, ««Delo » ob imuščestve Gogolja », in *N.V. Gogol'. Materialy i issledovanija*, dir. V.V. Gippius, Moskva, Leningrad, Literaturnyj arhiv, 1936, tome 1, p. 362.

13. Voir « Opis' Arbatskoj časti 3-go kvartala učinennaja imuščestvu ostavšemusja posle umeršego kolležskogo assesora Nikolaja Vasil'eviča Gogolja », *ibid.*, p. 366-369. Voir aussi *Gogol' v vosplminanijah, dnevitkah, perepiske*, tome 3, p. 964-965.

se répandit pourtant une rumeur selon laquelle une serviette avait été trouvée qui contenait des documents intacts, notamment la *Confession d'un auteur* et le deuxième tome des *Âmes mortes*¹⁴. Selon une autre version de cette rumeur, le manuscrit n'était pas dans la serviette, mais était tombé derrière la bibliothèque¹⁵. Le manuscrit ainsi trouvé n'est cependant pas le manuscrit du texte définitif du deuxième tome du roman, que Gogol a bel et bien brûlé (bien que le bruit contraire ait couru), mais le manuscrit d'une version intermédiaire du texte.

Le texte que nous connaissons comme le deuxième tome des *Âmes mortes* est cette même version, publiée trois ans plus tard, en 1855, par les soins de Nicolas Trouchkovski, neveu de Gogol, et de son ami proche l'écrivain Stéphane Pétrovitch Chevyriov.

Les mystères du deuxième tome des *Âmes mortes*

Que savons-nous donc au fond du deuxième tome ? La question reste épineuse, dans la mesure où il nous manque un élément de compréhension crucial : aujourd'hui encore, on ne sait pas si le manuscrit a été brûlé ou non, et les hypothèses les plus fantaisistes courent à ce sujet. Par exemple, certains se demandent si le manuscrit brûlé en 1852 était bien la suite du roman, ou si le manuscrit ne serait pas toujours caché quelque part et attendrait d'être découvert¹⁶. D'autres supposent, à l'inverse, que Gogol, contrairement à ce qu'il affirmait, n'avait pas achevé le deuxième tome et avait brûlé moins son manuscrit que sa supercherie. En effet, seules deux personnes ont vu le manuscrit brûler : Gogol lui-même et le petit

14. P. G Palamarčuk, « Spisok ucelejših ot sožženija rukopisej Gogolja », in *Gogol'. Istorija i sovremennost'*, Moskva, 1985, p. 486.

15. Dans une lettre écrite dans la deuxième moitié de juin 1852 par I.S. Aksakov à un destinataire inconnu, nous lisons : « [...] des chapitres des *Âmes m[ort]es* ont été trouvés dans l'armoire derrière des livres » (publiée pour la première fois dans : Ju.V. Mann., *V poiskah živoj duši, Mertvyje duši*, Moskva, 1984, p. 354-355.

16. C'est l'avis du slaviste scandinave Geir Kjetsaa. Voir G Kjetsaa, « Čto slučilos' so vtorym tomom Mertvyh duš? », in *Scando-Slavica*, 1989, tome 35, p. 137-138 ; *idem* dans *Voprosy literatury*, 1990, n° 7, p. 139 ; G. Kjetsaa, « Soviet Views on Gogol Today », in *Literature, culture and society in the modern age: In honor of Joseph Frank*. Part II (Stanford Slavic Studies. Vol. 4:2), Stanford, 1992, p. 455-458.

domestique, qui a vite senti toute son importance et s'est mis à donner des indications de plus en plus contradictoires¹⁷.

Bien des questions demeurent relativement à ces cinq chapitres du deuxième tome qui, comme nous l'avons dit, sont une version antérieure à celle qui aurait brûlé. Pour être plus précis, il s'agit de deux versions antérieures, de deux strates bien distinctes : la strate inférieure est constituée d'un texte recopié au propre. La strate supérieure est constituée des corrections apportées par Gogol à ce texte (probablement après un certain temps). C'est précisément cette strate supérieure, le texte corrigé, que Chevryriov recopie en 1852, et qui est publié en 1855 avec la mention « Version revue »¹⁸. Néanmoins, dès l'édition suivante, préparée par Pantéléïmon Koulich¹⁹, compatriote de Gogol, le deuxième tome des *Âmes mortes* est publié dans ses deux versions : la strate supérieure (« version revue ») et la strate inférieure (« première version »). Cette tradition éditoriale persiste encore aujourd'hui.

Par ailleurs, outre le manuscrit de Gogol, nous disposons d'autres sources relatives au deuxième tome du roman : 1) les témoignages des auditeurs des lectures de chapitres données par Gogol, qui permettent de reconstituer le contenu manquant du deuxième tome²⁰; 2) des informations indirectes sur les propos tenus par Gogol au sujet de l'éventuelle suite du roman (par exemple, le témoignage

17. Voir S.G. Bočarov, « Dva uhoda: Gogol', Tolstoj », in S.G. Bočarov, *Genetičeskaja pamjat' literatury*, Moskva, 2012; R.A. Maguire, « Dead Souls, Part 2 », in R. A. Maguire, *Exploring Gogol*, Stanford, California, 1994, p. 323-332; Ju.V. Mann, « Začem sožžen vtoroj tom Mertvyh duš... », in *Izvestija Rossijskoj akademii nauk*, Moskva, 2009, tome 68, n° 2, p. 42-27; Ju.V. Mann, « Počemu že byl sožžen vtoroj tom Mertvyh duš? », in Ju.V. Mann, *Gogol'. Kniga tret'ja: Zaveršenie puti, 1845-1852*, Moskva, 2013, p. 281-289.

18. *Sočinenija Nikolaja Vasil'eviča Gogolja, najdemnye posle ego smerti. Pohoždenija Čičikova, ili Mertvyje duši. Poëma N.V. Gogolja. Tom vtoroj. (5 glav)*, Moskva, v Universitetskoj Tipografii, 1855, p. 103.

19. *Sočinenija i pis'ma N.V. Gogolja. T. 4. Mertvyje duši*, éd. P.A. Kuliš, Saint-Pétersbourg, v tipografii imperatorskoj akademii nauk, 1857 (autorisation de la censure du 28 mars 1857, censeur N. Giljarov-Platonov).

20. Il s'agit par exemple des mémoires de L.I. Arnol'di « Moe znakomstvo s Gogolem » et de D.A. Obolenskij « O pervom izdanii posmertnyh sočinenij Gogolja. Vospominanija » (*Gogol' v vospominanijah sovremennikov*, Moskva, 1952, p. 472-498, 544-556); A.O. Smirnova-Rosset (*Dnevnik. Vospominanija*, édition préparée par S.V. Žitomirskaja, Moskva, 1989).

d'A.M. Boukharev rapportant une conversation avec Gogol au sujet de la suite des *Âmes mortes*²¹); 3) des propos de personnes avec qui Gogol discutait et qui ont pu influencer l'évolution de son projet d'écriture (par exemple, le père Mathieu Konstantinovski²²).

Les témoignages des contemporains présents aux lectures de chapitres données par Gogol montrent que l'action continuait au-delà des chapitres publiés. Qu'y apparaissaient de nouveaux personnages. Et que la plupart des héros allaient connaître une « illumination » dont le texte rédigé ne donnait qu'une idée assez vague. Selon Boukharev, Gogol « avait confirmé avec une sorte de joie que [...] « le roman s'achève[ait] lorsque Tchitchikov emprunter[ait] le droit chemin d'une vie véritable » (*istinnaja i pročnaja žizn'*) et que « les autres compagnons de Tchitchikov » « ressusciter[aient] eux aussi » s'ils le voulaient bien, « puis il se mit à expliquer qu'il lui fallait confronter ses héros à des hommes véritablement bons, etc.²³ ».

Un autre témoignage, cette fois de Gogol lui-même affirmant que, outre Tchitchikov, il s'apprêtait à faire « renaître » un autre personnage du premier tome (l'avare Pliouchkine), se trouve dans la lettre « Quels sujets pour le poète lyrique de nos jours ? » (1844) adressée à N. M. Iazykov et incluse par la suite dans les *Morceaux choisis de ma correspondance avec mes amis*. Gogol invite Iazykov à présenter au lecteur « la sorcière vieillisse [...] qui ne rend ni ne donne en retour une miette de sentiment », et lui écrit : « Appelles-en, dans un appel lyrique puissant, à l'homme, magnifique, mais qui somnole [...] Ah, si tu pouvais lui dire ce que devra dire mon Pliouchkine si j'en arrive au troisième tome des *Âmes mortes* ! ». Alexis Vesselovski suppose, et Hippius à sa suite, que, dans la suite du roman, Pliouchkine « aurait dû se transformer en anargyre distribuant ses richesses aux pauvres²⁴. »

21. A.M. Buharev, *Tri pis'ma k N.V. Gogolju, pisannye v 1848 godu*, Sankt-Peterburg, 1861.

22. F.O. Protopope Obrazcov, « Matfej Konstantinovskij, protoierej Rževskogo sobora (14 aprilja 1857 g.) po moim vospominanijam », *Tverskie Eparhial'nye vedomosti*, 1^{er} mars 1902, n° 5, p. 138; *idem, Gogol' v vospominanijah, dnevnikah, perepiske*, tome 3, p. 903.

23. A.M. Buharev, *Tri pis'ma k N.V. Gogolju*, *op. cit.*, p. 138-139.

24. V.V. Gippius, *Gogol'*, Leningrad, 1924.

Le fait que cette illumination et cette résurrection auraient dû avoir lieu non dans le deuxième, mais dans le troisième tome, est à l'origine d'une légende bien ancrée selon laquelle, avec ses *Âmes mortes*, Gogol voulait créer une sorte d'analogie russe à la *Divine comédie* de Dante et à sa tripartition en « Enfer », « Purgatoire » et « Paradis ». Deux points sont particulièrement intéressants pour notre sujet : comme on l'a vu, les témoignages de Gogol et de ses contemporains montrent, d'une part, que les héros devaient *ressusciter pour une nouvelle vie* et, d'autre part, que cette résurrection devait avoir lieu en *Sibérie*.

Pourquoi la Sibérie ?

On sait donc que, dans les chapitres du roman brûlés en février 1852, l'action se déplaçait partiellement en Sibérie (je rappelle que l'action du premier tome se déroule dans une ville anonyme désignée « N », et que l'action des chapitres du deuxième tome qui nous sont parvenus a lieu dans une ville imaginaire nommée Tfouslavl (*T'fuslavl'*), nom qui constitue lui-même un oxymore [ce nom est composé de l'interjection méprisante et réprobatrice « tfo » et du nom « gloire »²⁵]). Ainsi, S. P. Chevyriov, à qui Gogol avait lu sept chapitres en juillet 1851, raconte en ces termes à Obolenski le destin promis aux personnages dans le deuxième tome : « [...] alors que Tentetnikov, sorti de son apathie grâce à l'influence d'Oulinka, à qui il est fiancé, est au comble du bonheur, on l'arrête et on l'exile en Sibérie ; cette arrestation est due à un texte consacré à la Russie qu'il était en train de rédiger et à son amitié avec un étudiant raté aux tendances libérales néfastes [...] Oulinka suit Tentetnikov en Sibérie, où ils se marient et ainsi de suite²⁶. »

Selon Danilevski, Ivan Aksakov supposait que Tchitchikov se retrouverait lui aussi en Sibérie (vraisemblablement, au cours du troisième tome, dans lequel devait avoir lieu la transfiguration et l'illumination des héros du roman). Cette supposition n'est pas sans fondement ; elle est autorisée par les lectures de Gogol dans la

25. Note de la traductrice.

26. *Gogol' v vospominanijah sovremennikov, op. cit.*, p. 555-556.

seconde moitié des années 1840, au moment où il commence à travailler sur le deuxième tome et, pour cela, lit des ouvrages sur la Sibérie :

Il faut croire que, à la fin de cette partie, de nouveaux forfaits conduisent sans doute Tchitchikov en Sibérie, car Gogol m'a emprunté, ainsi qu'à Chevyriov, de nombreux livres comportant des cartes et des croquis de la Sibérie. Depuis le printemps, il projette un grand voyage en Russie ; il y a beaucoup de choses qu'il veut voir de ses propres yeux, il veut s'imprégner de sons russes, du parler russe et seulement ensuite revenir sur la scène littéraire en y apportant de nouvelles images²⁷.

De fait, pour autant qu'on puisse en juger (d'après la correspondance de Gogol, de ses amis, les mémoires des contemporains), à cette époque l'intérêt de Gogol pour la Russie centrale et européenne, où se déroule l'action de ses œuvres précédentes, y compris le premier et une partie du deuxième tome des *Âmes mortes*, laisse place à un intérêt bien affirmé pour les sources consacrées à la Sibérie. On peut supposer que le contenu géopolitique et ethnographique des passages disparus du deuxième tome et celui du troisième tome prévu par Gogol aurait été puisé, notamment, dans le *Voyage en Sibérie en 1733-1743* de J. G. Gmelin et dans les *Voyages en différentes provinces de l'empire de Russie* de P. S. Pallas (1773-1778), ouvrages que Gogol avait empruntés en 1851 aux Aksakov et à Chevyriov et qu'il avait déjà lus auparavant (il avait pris des notes sur les premières parties du *Voyage* de Pallas)²⁸.

Une question s'impose alors : pourquoi la Sibérie ? Gogol ne connaissait pas cette région, même s'il concevait de vagues projets de voyage. La réponse semble fort simple : les héros de Gogol seront envoyés en Sibérie en condamnation de leurs forfaits, pratique spécifique à la Russie de l'époque : Tentetnikov pour atteinte aux fondements de l'État (ce n'est pas un hasard si beaucoup voient

27. *Ibid.*, p. 441. Voir aussi R.-D. Kluge, « Sollte Čičikov nach Sibirien verbannt werden? Mutmassungen über Fortsetzung und Schluss von N.V. Gogol's "Toten Seelen" », in *Tübinger geographische Studien. Festschrift für Adolf Karger*, 1989, Heft 1, p. 447-451 ; E.E. Dmitrieva, « "Mne nužno pobol'she pročest' o Sibiri": russkij Zapad versus rossijskij Vostok v mifopoètike Gogolja », in *Dialog kul'tur: poètika lokal'nogo teksta. Materialy IV Meždunarodnoj naučnoj konferencii*, dir. P.V. Alekseev, Gorno-Altajsk, 2014, p. 134-144.

28. Voir dans le présent volume l'article de Michel Espagne consacré à Gmelin et à Pallas.

dans cette histoire une allusion à celle du cercle de Pétrachevski; rappelons que Dostoïevski fut exilé en Sibérie pour avoir participé à ce cercle). La fiancée de Tentetnikov, qui l'épouse et le suit en exil, s'inscrit dans une autre mythologie littéraire et historico-culturelle, celle des décabristes et de leurs épouses. Tchitchikov est envoyé en Sibérie pour escroquerie; là encore c'est parfaitement logique. Dans le cas de Tchitchikov, la Sibérie se justifie également pour une autre raison: cette région au potentiel économique encore inexploité constituait un espace tout à fait prometteur pour Tchitchikov qui, à sa façon, est un entrepreneur fort talentueux²⁹. Ce n'est pas un hasard si, dans les nombreuses reprises des *Âmes mortes* rédigées après la mort de l'auteur, la part belle est faite à cet aspect du personnage de Tchitchikov: l'entrepreneur rusé, sous-estimé à son époque, mais « qui tombe à pic » dans les périodes suivantes³⁰. Dans une de ces reprises des années 1920, Tchitchikov devient même un « nepman », un acteur de la période de la « nouvelle politique économique » (NEP), décidée en 1921 lors du X^e congrès du Parti communiste russe à l'initiative de Lénine avec pour objectif de réintroduire l'entrepreneuriat privé et de faire renaître le marché³¹.

Cependant, si l'on peut estimer ces raisons suffisantes pour expliquer que Gogol ait choisi de situer la suite de son roman en Sibérie, une question persiste: comment lier ce schéma à l'intention de

29. Dès le début du XIX^e siècle, l'étude de la Sibérie et de l'Extrême-Orient fait partie d'un projet du gouvernement d'« homogénéisation de l'État et de création chez les sujets d'un sentiment d'appartenance à la communauté ». Sur ce point, voir E. Višlenkova, «Čelovečeskoe raznoobrazie v lokal'noj perspektive: « bol'sie teorii » i ėmpiričeskie znanija (Kazan', pervaja polovina XIX veka) », in *Ab imperio*, 3/2009.

30. Voir E. Dmitrieva, « K istorii prodolženija *Mertvyh duš* (proza A.E. Vašenko-Zaharčenko) », in *N.V. Gogol'. Materialy i issledovanija*, vyp. 3, Moskva, IMLI RAN, 2012, p. 209-220.

31. Il s'agit d'une adaptation théâtrale inédite de Sigismund Volk, *Les Âmes mortes, ou les aventures de Tchitchikov*. Comédie en trois actes et 11 tableaux (*Mertvye duši, ili Pohoždenija Čičikova: Komedija v 3 d. 11 kartinah*). Une version dactylographiée de cette adaptation est conservée au département des manuscrits et livres rares de la Bibliothèque d'État de Saint-Pétersbourg (ORIRK SPbGTB, šifir: I Lar). Pour plus de détails, voir E. Dmitrieva, « *Mertvye duši* inscenirovat' nel'zja. O probleme inscenirovok *Mertvyh du* », in *Fenomen Gogolja. Materialy jubilejnoj meždunarodnoj naučnoj konferencii, posvjaščennoj 200-letiju so dnja roždenija N.V. Gogolja*, Moskva – Sankt-Peterburg 5-10 oktjabrja 2009 goda, dir. M.N. Virolajnen i A.A. Karpov, Sankt-Peterburg, 2011, p. 613-614.

Gogol de transfigurer ses héros sur le plan *spirituel* (et absolument pas matériel) et de les « faire renaître pour emprunter le droit chemin d'une vie véritable » ? Pourquoi choisir précisément la Sibérie comme lieu de cette *transfiguration spirituelle* ?

L'irruption du thème des vieux-croyants

Dans le texte de la deuxième partie qui nous est parvenu, et plus précisément dans le chapitre qui apparaît en dernier et qu'on qualifie traditionnellement de conclusif, on remarque un épisode qui n'a jusqu'ici pas retenu l'attention des chercheurs, quoiqu'il la mérite, et a été interprété plutôt comme un a-logisme gogolien. Mourazov, noble fermier général (*otkupšik*), qui joue dans ce chapitre le rôle de sauveur de Tchitchikov, tente également de sauver l'âme de Khlobouïev, personnage périphérique mais qui occupe une place très mystérieuse dans la structure des chapitres du deuxième tome : il est décrit par Gogol comme un propriétaire terrien oisif vivant au-dessus de ses moyens, capable de dépenser des sommes considérables en une seule soirée et de condamner sa famille à vivre criblée de dettes, mais à qui « tombent » sans cesse d'on ne sait où des sommes qui lui permettent de continuer à vivre dans l'oisiveté ; malgré tout, c'est en lui et en Tchitchikov que le fermier général Mourazov, seul personnage absolument positif du deuxième tome, place ses espoirs. C'est à lui, un des héros gogoliens les plus futiles que le noble millionnaire propose de se repentir, de se reprendre et d'aller recueillir à travers la Russie des dons pour l'Église.

Les chapitres qui nous sont parvenus ne mentionnent pas le trajet suggéré à Khlobouïev mais, dans sa conversation avec Mourazov, un élément permet de supposer où il pourrait se rendre. Mourazov lui propose de « servir » doublement, d'une part de servir Dieu en collectant des dons pour l'Église et, d'autre part, de lui rendre service en se renseignant sur les troubles dans le milieu paysan et particulièrement parmi les vieux-croyants.

- Vous êtes songeur ? demanda Mourazov. Vous servirez doublement.
- D'une part, Dieu, d'autre part, moi.
- Comment cela, vous ?

– Voici. Puisque vous vous rendez dans des endroits où je ne suis pas encore allé, eh bien vous y verrez tout, comment vivent les paysans. Qui est aisé, qui est pauvre, dans quel état sont les choses. [Pour tout vous dire, si j'aime les paysans, c'est peut-être parce que je viens moi aussi d'une famille de paysans. Mais le fait est qu'il se passe chez eux de vilaines choses.] Les vieux-croyants et tous ces vagabonds les troublent. Ils les montent contre les autorités et les règles³²...

C'est ainsi qu'apparaît dans le texte du deuxième tome des *Âmes mortes* le thème des vieux-croyants qui, dans la version conservée, reconnaissons-le, ne sont pas présentés sous un jour très favorable. Cependant, il convient de garder à l'esprit que le texte dont nous disposons est bien antérieur à la version achevée par Gogol fin 1851. De plus, dans la strate supérieure du manuscrit, le thème des vieux-croyants est déjà traité quelque peu différemment (le lecteur apprend que les troubles dans le milieu des vieux-croyants sont provoqués par la négligence des fonctionnaires et par les écarts à la loi commis par Tchitchikov qui achète des âmes mortes ; Mourazov lui-même s'apprête à aller leur parler dans une intention d'apaisement).

Il s'avère en tout cas que le thème des vieux-croyants n'apparaît pas par hasard dans le texte de Gogol et qu'il exige une analyse plus détaillée dans le contexte du roman.

Gogol commence à s'intéresser aux vieux-croyants au début des années 1840. Dans une lettre datée du 23 septembre (5 octobre) 1843 et envoyée de Düsseldorf, Gogol demande à N. M. Iazykov de lui envoyer l'ouvrage de Dmitri Rostovski *Enquête sur les schismatiques de Brynsk*. Dans le carnet tenu par Gogol en 1841-1844, on trouve une note (dans la rubrique « Les pots-de-vin du gouverneur ») qui témoigne d'une attitude beaucoup plus tolérante de Gogol envers les vieux-croyants que celle attribuée à son héros Mourazov. Mais son intérêt pour les schismatiques se renforce tout particulièrement en 1846, ce dont témoignent les questions sur les vieux-croyants que Gogol pose à Smirnova dans des lettres du 27 janvier 1846 et du 20 février (4 mars) 1846.

Qu'est-ce qui, dans la seconde moitié des années 1840, poussa ainsi Gogol à s'intéresser à la question des vieux-croyants ? Et

32. N.V. Gogol', *Polnoe sobranie sočinenij*, op. cit., tome 7, p. 354.

comment ce thème constitue-t-il une clé pour comprendre la décision de Gogol de déplacer l'action de son roman en Sibérie ? On trouve à cela des raisons aussi bien socioculturelles qu'intimement liées à la biographie de Gogol.

C'est précisément dans les années 1840 qu'on observe une rupture dans l'attitude de l'État face aux vieux-croyants : après presque un siècle d'attitude assez tolérante, des répressions commencent, et les activités des vieux-croyants font l'objet d'enquêtes menées par diverses commissions. Dans une de ces commissions siège une figure déjà mentionnée, Ivan Aksakov, le fils de l'écrivain slavophile Stéphane Timoféïevitch Aksakov ; dans les années 1840, Gogol entretenait des liens étroits avec cette famille. D'ailleurs, Gogol tenait en haute estime les membres de la famille Aksakov ; c'est à eux qu'il a lu le plus de chapitres de son deuxième tome. Et, surtout, c'était une famille en qui Gogol avait particulièrement confiance.

Un fonctionnaire qui travaille *con amore*

Ivan Aksakov occupait une place à part dans cette famille : doué sur le plan littéraire et très cultivé, comme tous les Aksakov, il choisit non une carrière littéraire, contrairement à son père et à son frère, mais une carrière de fonctionnaire de l'État, qu'il commença au ministère de la Justice. Ceux qui le connaissaient le décrivaient comme un « nouveau type de fonctionnaire idéaliste comme il commençait tout juste à en apparaître, qui servait « la cause » et non « les personnes », et qui exigeait l'application stricte de la loi aussi bien de ses collègues que de ses subordonnés³³ ». Il n'est pas indifférent que Gogol fasse apparaître à la toute fin du chapitre conclusif du deuxième tome un fonctionnaire idéaliste de ce type, qui contraste fortement avec les autres fonctionnaires corrompus³⁴ ; ce

33. « Материалы по истории русской литературы и культуры. I.S. Aksakov v Jaroslavle. Po neizdannym pis'mam k nemu S.T. Aksakova i ego sem'i. Soobščil A.A. Dunin », in *Russkaja mysl'*, 1915, n° 8, p. 106.

34. Comparons avec le texte de Gogol : « À ce moment, un jeune fonctionnaire entra et, sa serviette sous le bras, marqua une pause respectueuse. Sa figure jeune et encore fraîche exprimait le souci de bien faire et l'ardeur au travail. On voyait que ce n'était un hasard s'il était chargé des affaires spéciales. C'était un de ces rares fonctionnaires à travailler *con amore*. Sans amour-propre mal placé, ni

fonctionnaire idéal évoque Ivan Aksakov, qui réfléchissait beaucoup au rôle du fonctionnaire en Russie et au destin qui l'attendait³⁵.

Cependant, le destin d'Ivan Aksakov, ce « fonctionnaire idéal », s'avéra tout à fait dramatique. Il fut poursuivi par les autorités pour avoir refusé de signer un faux, fut contraint de quitter son poste au ministère de la Justice et entra au ministère des Affaires intérieures, dirigé à l'époque par le comte L. A. Pérovski. Au milieu des années 1840, Pérovski proposa à Aksakov, alors en disgrâce, de se pencher sur la question du schisme, et l'envoya en Bessarabie (actuelle Moldavie). Aksakov étudia consciencieusement la question, proposa d'élargir le programme d'étude du ministère consacré au schisme en Bessarabie et prit la défense des schismatiques dans une série d'articles qui lui valurent de nouvelles poursuites et une arrestation. Dans ses réponses aux questions de la troisième section de la Chancellerie impériale [qui remplissait les fonctions de police secrète, *N.D.T.*], Ivan Aksakov répond en des termes où l'on est frappé de retrouver des intonations gogoliennes (« J'ai pour tâche de parcourir la Russie au gré des missions qui me sont confiées et d'en étudier tous les aspects, et pas uniquement ceux qui font l'objet de ma mission³⁶ ». Après son arrestation, Ivan Aksakov demande à être envoyé en mission en Petite Russie, mais il est nommé à Iaroslavl, là encore pour étudier la question du schisme. Pourtant, Aksakov est ouvertement sous surveillance, situation dont son père, S. T. Aksakov, dénonce l'absurdité : « Confier à un homme des affaires importantes et secrètes et le mettre sous la surveillance non seulement des deux polices, mais encore de toute la société ! »

âpreté au gain, ni mimétisme. Il travaillait uniquement parce qu'il était convaincu que sa place était ici, et pas ailleurs, qu'elle lui avait été assignée. » (N.V. Gogoï', *Polnoe sobranie sočinenij*, tome 7.)

35. Voir, entre autres, un article d'I. Aksakov resté inédit de son vivant, « Du travail de fonctionnaire en Russie (lettre à un fonctionnaire) » (« O služebnoj dejatel'nosti v Rossii [pis'mo k činovniku] »), première publication : *Čelovek*, 1993, n° 1, p. 70-72.

36. *Materilay po istorii russskorj literatury i kul'tury*, op. cit., p. 108. Notamment, à la question de la troisième section (de la gendarmerie) sur les raisons qui le poussent à défendre le port du costume russe et de la barbe, Aksakov répondit : « Je ne comprends tout simplement pas pourquoi il serait plus convenable de porter le costume d'un autre peuple que notre habit national », *ibid.*

En mars 1849, Ivan Aksakov quitte Abramtsevo pour partir en mission à Iaroslavl et passe voir Gogol sur le chemin de Moscou. À partir de ce moment, les lettres d'Aksakov à son père et à ses sœurs contiennent de nombreuses indications relatives au travail de la commission et à ses impressions concernant les vieux-croyants. De toute évidence, beaucoup de ces lettres furent lues à Gogol. Rappelons que 1849 est l'année où Gogol commence à travailler intensément sur son deuxième tome.

C'est précisément ici que se noue cette remarquable « intrigue » qui lie le projet gogolien de faire connaître à ses héros dans la suite du roman une illumination et une transfiguration spirituelles aux frontières géographiques dans lesquelles doit se produire cette résurrection (celles de la Sibérie) et, pour finir, au thème des vieux-croyants.

Parmi les textes rédigés par Aksakov durant ses huit mois d'exil dans la province de Iaroslavl, on trouve un article sur un des courants schismatiques, la secte des *stranniki* [ce terme peut désigner à la fois un vagabond et un pèlerin, *N.D.T.*], qu'on nommait également à l'époque les *biégouny* [ou *beguny*, les « fuyants », *N.D.T.*]. L'article sera publié peu de temps après sous le titre « Note sur les *stranniki* et les *biégouny*³⁷ ». On trouve également un roman intitulé « Le Vagabond » (*Brodiaga*), dont des extraits furent publiés en 1852 dans le *Moskovski Sbornik* et qu'il lit en public.

La suite est inattendue : le gouvernement, qui n'avait prêté aucune attention au travail réalisé par I. Aksakov dans le cadre de sa mission, ouvre une enquête secrète au sujet du « Vagabond » et, bien qu'il n'y trouve rien de répréhensible³⁸, demande à Aksakov d'abandonner son activité littéraire, qui « le distrait de ses fonctions ». Offensé au plus profond de son âme, Aksakov rédige une réponse au ministère et, en avril 1851, demande et obtient sa démission³⁹.

37. *Russkij arhiv*, 1866, n° 4, colonne 627.

38. Correspondance d'Ivan Aksakov avec le ministère des Affaires intérieures au sujet du « Vagabond ». « Perepiska Ivana Aksakova s Ministerstvom Vnutrennih Del o "Brodjage" », in I.S. Aksakov, *Pis'ma k rodnym. 1849-1856*, Izdanie podgotovila T.F. Pirožkova, Serija « Literaturnye pamjatniki », Moskva, Nauka, 1994.

39. *Ibid.*

Quoi qu'on pense de la réaction du ministère, on ne peut que reconnaître qu'il avait de bonnes raisons. En effet, « Le vagabond » (*Brodiaga*), qu'on voit aujourd'hui comme la première tentative d'épopée populaire russe, poursuit, avec des armes littéraires, l'objectif qui avait déjà valu des ennuis à Aksakov : défendre les intérêts des vieux-croyants et, plus précisément, semble-t-il, de la secte qui avait particulièrement retenu son attention, les vieux-croyants *stranniki*, ou *biégouny*, ou, comme les surnommait le peuple, les vagabonds (*brodiagi*)... le titre du livre s'avérait moins innocent qu'il n'y paraissait. Il suffit de comparer l'histoire contée par le poème, où il est question d'un paysan « parti errer sur un coup de tête⁴⁰ » avec les réflexions d'Aksakov dans son article sur les *biégouny* :

La secte des *stranniki* apporta une justification religieuse au vagabondage et à la fuite en général. Le soldat qui a fui son régiment, le serf qui a fui la corvée, la jeune paysanne qui a fui son mari, tous orthodoxes, trouvaient une justification à leur conduite dans l'enseignement des *stranniki*, qui faisaient du vagabondage un dogme et du qualificatif de fuyard un titre d'honneur⁴¹.

Bien que cet article n'ait été publié qu'en 1866, il est fort probable que les considérations qu'il contenait aient été discutées chez les Aksakov à l'époque où Gogol les fréquentait assidument.

Il m'a fallu donner ces explications quelque peu longues afin, non seulement, de montrer la genèse probable de l'intérêt de Gogol pour les vieux-croyants, mais aussi afin de souligner que les activités d'Ivan Aksakov avaient nourri cet intérêt et, probablement, avaient attiré l'attention de l'écrivain sur la secte des *biégouny*, que Gogol, il est vrai, ne mentionne pas directement, mais dont les échos de la doctrine, comme on va le voir, constituent une clé pour la compréhension de la suite inachevée des *Âmes mortes*. Bien entendu, nous entrons ici avec cette reconstitution dans le domaine du spéculatif ; le contexte de cette reconstitution est donc d'autant plus important.

40. *Ibid.*

41. *Russkij arhiv*, 1866, n° 4, colonne 627.

Les *Biégouny* et la légende de *Biélovodié*

Les *biégouny* (ceux qui fuient), ou *stranniki*, étaient un courant de vieux-croyants sans prêtres. Ils estimaient impossible de préserver la « véritable Église » en restant au contact du « monde de l'Antéchrist » et, pour cette raison, appelaient à fuir et à se cacher des autorités « de l'Antéchrist ». Leur enseignement, formulé par Euthyme et Nikita Kisseliou, les fondateurs de la secte, reposait sur la conviction commune à tous les courants vieux-croyants que le siècle des antéchrists avait commencé avec les réformes de Nikon. Les *biégouny* se distinguaient des autres vieux-croyants en ce qu'ils avaient décrété incarnation de l'Antéchrist moins le Tsar et l'Église de Nikon que toutes les lois et l'ordre établi par l'État : les impôts, la conscription, l'armée, l'argent, les passeports. Une seule issue s'offrait alors à eux, sans qu'aucun compromis fût possible : fuir, se dérober à toutes les obligations légales, vues comme une expression du pouvoir de l'Antéchrist. En d'autres termes, n'avoir « ni ville, ni village, ni maison », adopter une existence clandestine, et pour cela changer sans cesse d'abri et échapper aux autorités⁴². Les *biégouny* estimant que les documents officiels portaient la marque de l'Antéchrist, la majorité d'entre eux possédait leur propre forme de passeport, en général un simple papier sur lequel était écrit quelque chose comme « Ma vie est sous la protection du Seigneur : qui ai-je à craindre ? »

Quiconque souhaitait emprunter cette voie devait obligatoirement se faire baptiser une nouvelle fois. Euthyme avait converti ses premiers disciples dans les forêts du Pochékhoïé, s'était ensuite caché dans les forêts de Galitch, puis dans les environs de Iaroslavl, où il mourut en 1792. Après sa mort, sa compagne Irina Fiodorova, une paysanne de la province de Tver, devint le guide spirituel et s'installa dans le village de Sopolki sur la rive droite de la Volga, non loin de Iaroslavl. Dès lors, ce village joua le rôle de capitale des *biégouny*; on se mit à parler de la secte « de Sopolka ». C'est précisément sur l'affaire « de Sopolka » que portait l'enquête d'Ivan Aksakov à la fin des années 1840.

42. K.V. Čistov, *Russkie narodnye social'no-utopičeskie legendy XVII-XIX vv.*, Moskva, Nauka, 1967 (AN SSSR. In-t étnografii im. N. N. Mikluho-Maklaja).

La première controverse dans l'histoire de cette « hérésie » eut lieu à Sopolka entre deux disciples d'Irina, Piotr Kraïnev et Iakov Iakovlev, et porta sur la question des conditions d'entrée dans l'entente (la secte?). Iakovlev, dans l'esprit d'Euthyme, estimait que seule une personne réellement en fuite pouvait s'estimer membre de la communauté des *biégouny*. Kraïnev, soutenu par Irina, jugeait possible d'accepter dans la communauté ceux qui feraient le vœu de devenir errants, quand bien même ils ne quitteraient pas leur maison. Dès lors, l'entente des *biégouny* s'enrichit de nombreux membres « logés », c'est-à-dire qui conservaient leur logement. Ils avaient pour obligation d'héberger les véritables « vagabonds ». Leurs maisons constituaient des « refuges » pour les fuyants. Ces refuges comprenaient des passages secrets : un trou sous un escalier, un réduit, parfois un passage ménagé sous le toit. Le passage secret de chaque maison était relié à celui d'une autre maison, et ainsi de suite, et le passage secret de la dernière maison débouchait quelque part dans un jardin, un bois, une route. Les *biégouny* sédentaires, qui avaient conservé leur logement, étaient tenus, à l'approche de leur mort, de tenir leur promesse d'errance et de mourir en véritable « errance », seule condition du salut de leur âme.

Le folklore paysan russe des XVII^e et XVIII^e siècles comprend la belle légende du pays de *Biélovodié* (ou *Biélovodié*, « Eaux blanches »), aux terres et à la nature riches, libre du joug des nobles et des « oppresseurs de la foi », où les saints justes vivent éloignés du monde, où régne la vertu et la justice. On situa d'abord ce pays dans le Grand Nord, dans « les terres septentrionales du Pomorié, entre le fleuve Ob et l'embouchure de la rivière Biélovodnaïa, et l'eau en est blanche comme du lait... ». Par la suite, on situa *Biélovodié* en divers endroits : on chercha ce pays en Sibérie, dans l'Altaï, en Chine, en Mongolie, au Tibet et, finalement, au Japon, ce qui explique l'apparition d'un nouveau terme pour désigner cette terre : « le royaume d'Opon⁴³ ». Dans l'esprit des paysans russes, la

43. Le « royaume d'Opon » est un des noms de Biélovodié [ou *Belovod'e*, « Eaux blanches »], pays légendaire mentionné dans les récits populaires et associé au Paradis vieux-slave. Selon la légende, le Biélovodié, autrement dit le royaume d'Opon, se trouve en Altaï. Selon une autre version, il se trouve sur une des îles attenantes au Japon, d'où le nom « Opon » (déformation de « Japon »).

terre introuvable du bienheureux royaume des Eaux blanches se déplaçait de plus en plus loin dans les terres encore vierges.

À partir du milieu des années 1820, *Biélovodié* devint un des thèmes les plus débattus dans la société russe. Cela s'explique par l'arrivée à Saint-Pétersbourg du paysan Bobylev de la province de Tomsk, porteur d'un message au ministère des Affaires intérieures selon lequel « au bord de la mer », à Biélovodié, vivaient jusqu'à 500 000 vieux-croyants qui ne payaient pas d'impôt. Qu'ils s'étaient installés dans des îles lointaines de l'océan Pacifique qu'on pouvait atteindre en suivant la Boukhtarma à travers la Chine. Bobylev expliqua que les vieux-croyants étaient disposés à servir le tsar russe. Le ministère crut le *strannik* et lui confia 150 roubles pour couvrir ses frais d'ambassadeur. Cependant, l'homme interrompit sa route avant même de rencontrer le gouverneur général de Sibérie et disparut sans laisser de traces.

Cette légende des Eaux blanches, mentionnée dans les correspondances officielles, ne cessa d'agiter les esprits pratiquement jusqu'à la fin du XIX^e siècle⁴⁴. Pour des raisons que l'on comprend bien, les premiers à répandre cette légende furent les membres de la secte des *biégouny* ou *stranniki*, qui, tout au long du XIX^e siècle, partirent à la recherche de ce royaume de Dieu sur Terre.

Les *biégouny* qui partaient à la recherche du royaume de Biélovodié cachaient sur eux un certain guide, *Le Voyageur*, qui appelait sans équivoque à fuir vers les « îles paradisiaques » et contenait des instructions détaillées concernant l'itinéraire à emprunter pour arriver aux Eaux blanches : Kazan, Ekaterinbourg, Tioumen, l'Altaï, Ouïmon. Ce guide se présentait sous la forme d'une ou deux feuilles couvertes d'une écriture de paysan ; il avait pour origine un récit manuscrit, très répandu dans le cercle des vieux-croyants au milieu du XVIII^e siècle, rédigé par le moine Marc de l'ermitage de Topozerski (dans la province d'Arkhangelsk), qui avait voyagé vers l'est à la recherche « l'ancienne piété ». Il alla jusqu'en Chine, traversa le désert du Gobi et atteignit le Japon, où il découvrit la véritable

44. Voir dans le présent volume l'article de Dany Savelli.

piété dans toute sa splendeur⁴⁵. Il en décrivit les gardiens comme des chrétiens « de langue assyrienne⁴⁶ ». Le récit se terminait sur une description du bonheur céleste « En ces lieux... on n'a point de tribunal séculier; les peuples et tous les hommes sont dirigés par les autorités religieuses. Là, les arbres sont de la taille des plus hauts arbres [...] Et l'on y trouve tous les fruits de la terre; y naissent le raisin et le blé des Sarrazins [le riz, *N.D.T.*]. [...] On ne compte ni l'or ni l'argent, les pierres précieuses et les perles y sont en abondance⁴⁷ ».

45. Citons son texte : « Description de l'itinéraire pour se rendre au royaume d'Opon », rédigé par le moine Marc du monastère de Topozerski, témoin réel ayant atteint le royaume d'Opon. Ceci est la description de son itinéraire.

L'itinéraire de ce voyage. Aller de Moskva à Kazan, de Kazan à Ekaterinbourg et Tioumen, à Kamenogrosk, au village de Vybernoum, à Izbensk, remonter la rivière Katoun jusqu'à Krasnoïarsk, au village d'Oustiouba, y demander l'hôte Piotr Kirillovitch. Près de leurs cavernes se trouvent de nombreux passages secrets, et à quelque distance des montagnes enneigées s'étendent sur trois cents verstes, et la neige de ces montagnes ne fond jamais. Derrière ces montagnes, le village Oummenska (orthographié Oustmenska dans une autre copie) et sa chapelle; le moine ermite Iossif. De là, il y a un passage vers l'État de Chine, à 44 jours de marche, en passant par Gouban (Gobi?) pour arriver à l'État d'Opon. Là-bas, les habitants sont installés sur la mer-océan qu'on appelle Biélovodié.

46. On a aussi une explication scientifique de la relégation progressive de Biélovodié au Nord, en Sibérie, dans l'Altaï, en Chine, puis enfin au Japon, ce qui lui valut le nom de « royaume d'Opon ». D'un côté, la présence de vieux-croyants russes sur les îles japonaises est prouvée; le Japon était depuis longtemps « le rêve confus de tous les missionnaires ». Ils ne pouvaient s'y rendre qu'en allant de Sibérie jusqu'aux Kouriles. De l'autre côté, le récit du moine Marc pouvait rendre compte d'un autre phénomène: le déplacement vers l'est d'une autre « Église ancienne », l'Église de l'Orient, qui ne reconnut pas la décision du concile d'Éphèse condamnant Nestorius, le patriarche de Constantinople au v^e siècle. Dans l'Empire romain, on qualifia cette Église de « nestorienne », elle fut condamnée à l'oubli par les autorités ecclésiastiques et impériales. Lorsque, en 1145, la rumeur d'un christianisme asiatique atteignit l'Europe, elle prit la forme d'une légende du « royaume du prêtre Jean » qui chassait les musulmans des terres de l'est. Les vieux-croyants en fuite qui rencontrèrent en Asie des « chrétiens assyriens » s'approprièrent leurs récits sur la mission au Japon et les superposèrent à la légende de Biélovodié, qui se transforma ainsi en royaume d'Opon. Pour plus de détails, voir N. Seleznev, « Staroobrjadcy XVIII v. i "asirskie hristiane" Japonii », in *Volšebnaja Gora: Tradicija, religija, kul'tura*. vyp. XII, Moskva, Volšebnaja gora, 2006, p. 181-186,

47. Il faut noter qu'un premier groupe de Russes partit en 1810 à la recherche de la terre libre, mais que le groupe le plus important (130 personnes) arriva à Lobnor, un lac au sud du désert de Gobi, en 1860. Les voyageurs s'y installèrent, fondèrent un village, se mirent à cultiver la terre. Les nouveaux arrivants communiquaient

Revenons aux *Âmes mortes*

On voit que la doctrine des *stranniki-biéouny* pouvait par bien des aspects attirer le Gogol qui rédigeait ses *Âmes mortes*. La vision du monde et l'idéologie de ce courant parfaitement dissident de schismatiques, qui répandait la légende des Eaux blanches (plus largement, du royaume d'Opon), très populaire depuis la fin du XVIII^e siècle, offrent la possibilité de jeter un regard nouveau sur le cas des âmes mortes achetées par Tchitchikov et, partant, sur la genèse du roman.

À première vue, l'enseignement des *biéouny* se présente comme une forme d'utopisme anachronique niant l'État. Mais, et c'est important pour nous, les *biéouny* voyaient l'origine du royaume de l'Antéchrist moins dans l'époque de Nikon que dans les premiers recensements de la population soumise à l'impôt, les « âmes ».

Nous arrivons ici au point où le projet de roman de Gogol rejoint de manière inattendue la doctrine des *biéouny*. Rappelons que, dès le premier tome du roman, Tchitchikov, qui achète des âmes mortes et finit par être démasqué, est qualifié d'Antéchrist par la société affolée.

Dans le deuxième tome, la rumeur selon laquelle est apparu un Antéchrist qui achète les « âmes » soumises à l'impôt est attribuée directement aux vieux-croyants :

Dans une autre région de la province, les vieux-croyants étaient gagnés par l'agitation. Quelqu'un avait fait courir parmi eux le bruit qu'était né un Antéchrist qui ne laissait en paix pas même les morts et achetait les âmes mortes. On faisait pénitence, on péchait, et, sous prétexte d'arrêter l'Antéchrist, on tuait ceux qui n'en étaient pas.

Cependant, la complexité du roman et ses différents niveaux de lecture permettent de voir les choses quelque peu différemment. Ce n'est qu'en surface que Tchitchikov achetant des âmes mortes apparaît comme un Antéchrist dans la conscience générale et dans la légende qu'il a créée. En réalité, le héros de Gogol, en achetant des

avec les allogènes en kazakh, langue qu'ils avaient apprise dans l'Altaï. On peut trouver dans le roman de P. I. Melnikov (Andreï Petcherski) *Dans les bois* un récit détaillé du voyage des vieux-croyants de l'Altaï vers le lac Lobnor en Chine occidentale et au-delà, vers le haut plateau de Kounoul.

âmes mortes, dévoile par cet acte stupéfiant et anarchique, par ce tour joué aux propriétaires terriens, tout l'absurde du recensement. Et le rôle dévolu de vagabond picaresque qui, malgré son habileté, ne trouve asile nulle part, renforce sa parenté avec les *biégouny*.

Cette interprétation permet de mettre en rapport deux éléments à première vue hétérogènes de la suite du roman telle qu'envisagée par Gogol: le rêve de Tchitchikov de fonder une famille afin de se créer son petit paradis sur terre fait alors écho au fait que les *biégouny*, fidèles aux traditions paysannes, espéraient voir le royaume de Dieu *sur terre*, contrairement aux sectes mystiques des *doukhobors* (ou *duhobor*) et *molokans* affirmant que le royaume de Dieu est en nous. De plus, l'itinéraire en Sibérie de Tchitchikov et d'autres personnages du roman s'explique certes par l'enchaînement des événements, mais, plus profondément, comporte une analogie avec le voyage au pays des Eaux mortes qui, dans toutes les copies du *Voyageur*, est décrit comme un pays merveilleux où apparaît « l'image de la femme se sauvant du serpent dans les entrailles de la terre⁴⁸... »

Revenons au témoignage de Boukharev sur la façon dont Gogol envisageait la suite des *Âmes mortes*: « le roman s'achèvera lorsque Tchitchikov empruntera le droit chemin d'une vie véritable » et « les autres compagnons de Tchitchikov » ressusciteront eux aussi « s'ils le veulent bien ».

On peut considérer la légende des Eaux blanches comme un « itinéraire » spirituel vers lequel s'est tourné l'écrivain Gogol qui rêvait d'une renaissance pour lui et ses compatriotes. Cette hypothèse expliquerait qu'il ait souhaité situer la fin des *Âmes mortes* en Sibérie. Il est difficile de savoir si cela fut un choix conscient ou, pour emprunter les mots de Pouchkine, le fruit d'un étrange rapprochement d'idées dans l'air du temps. Il est cependant impossible, au vu de ce que nous venons de dire, d'exclure que Gogol ait eu en tête Biélovodié⁴⁹, ce « pays où l'on vit selon la loi divine⁵⁰ »,

48. K.V. Čistov, *Russkie narodnye social'no-utopičeskie legendy XVII-XIX vv.*, op. cit., p. 268.

49. Il faut noter que la majorité des œuvres de Gogol sont des variations autour du genre de l'utopie.

50. K.V. Čistov, op. cit. p. 275.

cette utopie *presque* réalisée. Et ce d'autant plus que Gogol voulait dans le deuxième et, probablement, dans le troisième tome des *Âmes mortes*, se référer à la pensée utopique⁵¹.

Un autre point est important pour nous : dans la littérature russe et dans la pensée russe, Biélovodié (la Sibérie) devient le lieu associé à la possibilité d'une renaissance spirituelle, où se conjuguent l'utopie matérielle des paysans et la quête d'un véritable bonheur de l'ancienne foi orthodoxe orientale d'Antioche, d'une vie en accord avec la pensée du Christ⁵².

C'est ainsi que Saltykov-Chtchedrine, dans *Le Pochékhoïé d'autrefois* mentionnera les « rumeurs qui circulaient à l'époque [...] sur la secte des *biégouny*, qui allait de village en village, cherchant la cité divine ». Lorsque Tolstoï fut excommunié, le bruit courut qu'il avait été aux Eaux blanches, et une délégation de cosaques d'Oural s'empressa de lui rendre visite à Iasnaïa Poliana pour l'interroger à ce sujet mais repartit déçue (Tolstoï ayant démenti cette rumeur). Ce n'est pas par hasard que, comme on l'a vu, Melnikov-Pétcherski recueille des informations sur Biélovodié.

Le colloque franco-russe qui s'est tenu dans l'Altaï en juin 2017 et dont on peut lire ici les actes a donné lieu à de nombreuses présentations consacrées à diverses formes de palimpseste culturel, historique, matériel en Sibérie et, plus directement, dans l'Altaï. La question du rapprochement entre les Eaux blanches et le Shambhala bouddhiste ou l'ésotérique de Rerikh-Blavatskaïa a été posée⁵³. On peut également tenter un rapprochement entre Biélovodié et d'autres représentations, européennes cette fois, de la Sibérie comme Eldorado ou comme la Nouvelle Atlantide⁵⁴.

51. Voir E. Dmitrieva, « Prodolženie mertvyh duš: specifika nacional'noj utopii », in *Ostrova ljubvi BorFedā: Sbornik k 90-letiju Borisa Fedoroviča Egorova*, IRLI RAN, SPbII RAN, Sojuz pisatelej Sankt-Peterburga, dir. A. P. Dmitriev et P. S. Glušakov, Sankt-Peterburg, Rostok, 2016, p. 338-345.

52. K. V. Čistov, *Russkie narodnye social'no-utopičeskie legendy XVII-XIX vv.*, op. cit., p. 370.

53. Voir dans le présent volume l'article de Dany Savelli.

54. Sur ce sujet, voir A.F. Stroeв, « Mify o Sibiri v èpohu Prosvješčenija », in *sibirsko-fracuzckij dialog XVII-XX vekov i literaturnoe osvoenie Sibiri.*, Materialy meždunarodnogo naučnogo seminara, dir. E.E. Dmitrieva, O.B. Lebedeva, A.F. Stroeв, Moskva, IMLI, 2016, p. 33-48.

Au risque de tomber dans l'étymologie populaire, j'indiquerai un autre transfert possible, d'ordre toponymique. Dans le *Voyageur* évoqué plus haut, l'itinéraire du moine Marc passait par Biïsk, la région de Gorno-Altaiïsk, les vallées de Boukhtar et d'Ouïmon. C'est ensuite que commence la partie légendaire de l'itinéraire, la traversée des montagnes par des chemins inconnus jusqu'en Chine pour, 44 jours plus tard, arriver à Biélovodié.

Dans cette partie de l'itinéraire, on se perd en suppositions sur les indications géographiques : Gouban (Gobi ?), Bouran (la rivière Bourat ?), Koukania etc. En ce qui concerne le dernier toponyme, on peut bien sûr, comme le fait K.V. Tchistov, indiquer des dénominations proches : le village de Koukane du district d'Oulatavski ou la crête de Koukan. Mais ne peut-on également entendre dans le toponyme Koukania un écho du pays de Cocagne européen, analogue du pays russe *aux rivières de lait et aux doux rivages* ?

Jacques le Goff décrit le pays de Cocagne comme « la seule utopie médiévale, non seulement en vertu de sa popularité au Moyen Âge, mais aussi parce qu'elle met en scène les éléments importants de la vie de l'époque : le logement et la nourriture, la religion, la sphère économique et sociale ». Les textes consacrés à ce pays proposent « une critique radicale de la société féodale [...] et des principales valeurs sur laquelle elle repose : l'argent et le travail⁵⁵ ».

Ainsi, dans le texte médiéval français du *Fabliau de Cocagne*, le narrateur-héros va se repentir auprès du Pape, qui l'envoie dans un merveilleux pays béni, Cocagne :

Écoutez donc quelles sont les mœurs
Du peuple qui dans ce pays demeure.
Je crois que Dieu et tous ses saints
L'ont béni et sacré
Plus que tout autre contrée.
Ce pays a pour nom Cocagne ;
Plus on y dort, plus on y gagne⁵⁶.

55. J. Le Goff, « L'utopie médiévale : le pays de cocagne », *Revue européenne des sciences sociales*, tome 27, 5, Genève, 1989, p. 276-277.

56. M. Müller, *Das Schlaraffenland. Der Traum von Faulheit und Müßiggang*, Wien, 1984, p. 122. Voir aussi E. d'Hervilly, *À Cocagne! Aventures de MM. Gabriel et Fricontin*, Paris, 1898 ; H. Burat de Gurgy, *Voyage au pays de Cocagne*, Paris, 1863 ;

La dernière ligne, qui évoque le sommeil et l'oisiveté comme conditions principales du bonheur, nous renvoie inopinément au personnage gogolien de Khlobouïev, qui brûle la chandelle par les deux bouts, mais sur qui Gogol fonde de grands espoirs, en dépit de toute logique apparente :

[...] presque toujours, quelque aide inattendue lui arrivait. C'était un de ses vieux amis qui s'était souvenu de lui et lui envoyait de l'argent. Ou une Inconnue de passage qui, entendant par hasard son Histoire, dans un élan de bonté féminine lui envoyait un présent de prix. Ou il gagnait quelque part un procès dont il n'avait jamais entendu parler. Il reconnaissait là l'Immense miséricorde de la providence, faisait dire une messe et reprenait sa vie futile.

On comprend mieux la logique interne de ce personnage fantasque de Gogol si l'on y voit un reflet du rêve utopique sur lequel repose la légende du pays béni de Cocagne. C'est probablement un écho du nom « Cocagne » qu'on retrouve dans cette « Koukania » qui, selon l'itinéraire du *Voyageur*, constitue une des étapes pour atteindre Biélovodié ou, pour utiliser son autre nom, le royaume d'Opon.

Dans les années 1840 et au début des années 1850, lorsqu'il rédige la suite des *Âmes mortes*, Gogol fait de nombreuses lectures, qui frappent par leur diversité. Il lit les Pères de l'Église, les revues, les œuvres de l'« école naturaliste », qu'il critiquait peu de temps auparavant mais qu'il est maintenant impatient de recevoir de ses amis. Il lit également des textes géopolitiques tels que le *Voyage en Sibérie en 1733-1743* de J. G. Gmelin et les *Voyages en différentes provinces de l'empire de Russie* de P. S. Pallas (1773-1778) qu'il emprunte aux Aksakov et à Chevyriov.

Il est étonnant que, parmi les nombreuses sources de l'œuvre de Gogol habituellement citées, on n'ait jusqu'à présent pas prêté attention à la doctrine des *biégouny*, dont il fut beaucoup question à l'occasion de l'enquête sur la secte de Sopolka, très active à la fin des

E. Benz, *Das Recht auf Faulheit oder die friedliche Beendigung des Klassenkampfes*, Lafargue-Studie, Stuttgart, 1974.

années 1840 et au début des années 1850. Gogol avait probablement entendu parler de ses activités principalement par le biais d'Ivan Aksakov qui faisait partie d'une commission chargée d'enquêter sur les vieux-croyants et qui avait rédigé, notamment, une « Note sur les *stranniki* et les *biégouny* » et « Le vagabond », roman inachevé reflétant lui aussi l'idéologie des *stranniki*.

Le thème des *biégouny*, qui fuient en Sibérie à la recherche de Biélovodié, une sorte de paradis paysan sur terre, « va dans le sens » du projet d'illumination spirituelle et de transfiguration des héros dans la suite du deuxième tome des *Âmes mortes* tel que nous le connaissons d'après différents mémoires et d'après les affirmations de Gogol lui-même. Ce thème rend également compte des frontières géographiques choisies, la Sibérie et, peut-être même plus précisément, l'Altaï (ce n'est pas un hasard si la description de la maison de Tentetnikov qui ouvre le deuxième tome reprend presque mot pour mot la description des montagnes de l'Altaï que Gogol retient de de l'ouvrage de Pallas: « des montagnes crayeuses d'une blancheur étincelante même par mauvais temps, comme si un soleil éternel les éclairait⁵⁷ »).

On peut donc dire que, dans un certain sens, le vif intérêt que Gogol porte à la Sibérie à la fin des années 1840, lorsqu'il rédige la suite des *Âmes mortes*, s'accompagne d'un intérêt de plus en plus affirmé pour les vieux-croyants. Pour montrer le drame d'une âme, il lui fallut un itinéraire spécifique, de la ville anonyme N à Tfouslavl puis aux montagnes de l'Altaï, dont la blancheur crayeuse apparaît dès le premier chapitre du deuxième tome, pour arriver à l'hypothétique Biélovodié, cette même utopie qu'il souhaitait mettre en œuvre d'abord dans ses *Morceaux choisis de ma correspondance avec mes amis*, puis dans le roman inachevé et livré aux flammes. Cette *utopie* s'en avéra une dans le premier sens du terme: un lieu qui *n'existe pas*.

(Traduction par Myriam Truel)

57. À comparer avec: « Derrière la Montagne des Trembles s'élèvent, menaçantes, les [montagnes] de l'Altaï, surnommées "les blanches" en raison de leur blancheur éternelle. [...] De là, on distingue une autre montagne, conique, dont le sommet ressemble à une pyramide de pierre perçant les nuages. », I. Vidugirite, *Geografičeskoe voobražeie. Gogol'*, Vilnius, 2015.